

Alain Crocq, Les Gueules Cassées

Grands corps anguleux, visages triangulaires, pieds démesurés, yeux rapprochés, la brutalité sans équivalent des Demoiselles d'Avignon choque les amis de Picasso. La déformation du corps mais surtout celle des visages, la laideur s'impose sur la beauté, Matisse soutenait que Picasso avait déshonoré ainsi la peinture.

Si Dieu a créé l'homme à son image, l'homme lui a bien rendu et a créé Dieu à son image.

Les derniers travaux d'Alain Crocq portent sur la figure humaine. Cette série, l'artiste l'a intitulée *Les Gueules Cassées*, nom que prirent les défigurés, « les blessés de la face et de la tête » de la Grande Guerre. Leur âme emprisonnée dans une monstrueuse enveloppe, personne ne saura la voir.

On voudrait lire la figure humaine comme un livre. Souvent on croit y voir de l'orgueil là ou parfois il n'y a que de l'impuissance, de la gentillesse là où se dissimule la perversité, Quasimodo cachait un cœur tendre et bon.

De la figure humaine, les dignitaires orthodoxes se méfient. Savoir que derrière le visage d'une sainte peint sur un cône en bois l'artiste aurait reproduit les traits séduisants d'une jeune femme bien humaine offense l'idée qu'ils se sont fait du sacré.

Par la physiognomonie Kaspar Lavater cherchait connaître scientifiquement la signification des traits du visage humain et Cesare Lombroso voulait distinguer dans la physionomie le type du criminel.

Symboliquement, le sourire de la Joconde enferme ironiquement tous les secrets qui lient l'extérieur à l'intérieur invisible de l'être humain.

« Le visage humain n'a pas encore trouvé sa face... Depuis mille et mille ans, en effet que le visage humain parle et respire, on a encore l'impression qu'il n'a pas encore commencé à dire ce qu'il est et ce qu'il fait » écrivait Antonin Artaud.

Les Gueules Cassées peints par Alain Crocq s'inscrivent dans la lignée des œuvres qui explorent l'indéchiffrable plasticité de la face humaine.

Il va avec ses tripes, à l'aveugle. La matière malaxée, pâteuse, aimée et malmenée, comme pour mieux lui imprimer le souffle de l'humaine alchimie.

Non, elles n'exhibent pas la gaîté agitée des visages de Dubuffet. Elles ne convoquent pas non plus dans leurs traits, les démons du bien et du mal comme chez les artistes de l'Art brut. Leur difformité rappelle la disgrâce, une souffrance intérieure et profonde.

Elles ne hurlent pas, ne se lamentent de rien. À l'intérieur de cette masse de matière organisée elles portent le poids du silence et de leur solitude. Détachées du fond neutre qui leur sert en tant qu'espace « de mise à distance », on dirait « des images taillées ».

Dans l'histoire occidentale de l'art, la représentation de la souffrance était réservée aux reprouvés, aux maudits. Ce sont des exemples symboliques et emblématiques quasi isolés :

Laocoon et ses fils étouffés par des serpents géants en furent l'exemple antique le plus célèbre. Les souffrances du Christ incarnent dans leur représentation tous les maux des humains.

Cependant, les atrocités des deux guerres mondiales au cours du XXe siècle inspirent aux artistes un trouble incommensurable. L'historien d'art Itzhac Goldberg remarque à juste titre : « Non seulement le visage en tant que masque disparaît mais les fonctions qu'on lui prêtait par le passé, la ressemblance physique d'épaisseur psychologique elle aussi. C'est comme si les artistes ne croyaient plus dans la fonction symbolique du visage. »

Ileana Cornea

